

L'Américain avança sa chaise comme pour écouter plus attentivement.

— Nous avons l'air d'un peuple arriéré, mais nous avons tous les éléments du progrès. Comme tous vos compatriotes qui nous visitent, vous avez dû remarquer cela.

L'Américain était trop poli pour faire une réponse directe.

— Puis, continua le Canadien, il y a encore beaucoup d'ignorance chez nous. La littérature n'est pas encouragée, et cependant, ce ne sont pas les talents qui nous manquent.

L'Américain devenait de plus en plus attentif.

— Ensuite, nous sommes timides, craintifs, toujours prêts à exagérer nos faiblesses et à donner d'énormes proportions à la prospérité et aux ressources de nos voisins.

— J'ai déjà remarqué cela, dit l'Américain.

— Cette observation s'applique surtout à la population française ; les Français, vous le savez, ont été les premiers colons de ce pays. Plusieurs d'entre eux sont arriérés, sans ambition et condamnés, en apparence, à une inertie perpétuelle. Un de nos anciens gouverneurs a eu l'impudence de les appeler "la race inférieure." Cette insulte souleva une grande indignation dans tout le pays, mais n'eut point l'effet de stimuler l'activité de la plupart des Canadiens. Nombre d'entre eux regardent leurs compatriotes anglais comme supérieurs. Ils recherchent les alliances avec eux, prennent leurs manières et parlent leur langue au détriment de la langue française si pleine de beauté.

L'Américain sourit et répondit qu'il avait déjà constaté cette manie. Il avait vu semblable chose chez lui parmi les Irlandais et les Allemands, dont la jeunesse semble avoir honte de sa nationalité et se pare volontiers du titre d'Américain.

— C'est vraiment une manie désagréable, ajouta-t-il.

— Surtout, reprit le Canadien, quand nous avons si peu de raison d'imiter ce travers. En effet—et remarquez le contraste que je veux établir—les Français ont colonisé ce pays, l'ont civilisé, l'ont défendu héroïquement, et depuis la capitulation de Québec, tout en restant loyaux et fidèles au nouveau régime, ils ont su conserver leur nationalité en dépit de tous les obstacles moraux et physiques. Ils peuvent être fiers et de leurs ancêtres et d'eux-mêmes. Leur existence dans le nouveau monde, après deux siècles de lutttes, est un vrai phénomène.

— Un phénomène dont vous devez être fiers, dit l'Américain.

— Leur histoire, depuis l'époque de Champlain, est tout un roman.

— Je sais que la province de Québec est la plus riche en souvenirs historiques. La Nouvelle-Ecosse vient ensuite, mais ses annales sont surtout pathétiques à partir de l'époque où les valeureux Acadiens furent expatriés. Je suis venu pour étudier cette histoire, et j'aimerais à faire cette étude avec l'aide d'un philosophe tel que vous.

— Merci, répondit le Canadien, je ne prétends pas savoir l'histoire de mon pays aussi bien que je connais le caractère social de mes compatriotes. J'ai eu maintes occasions de les étudier, et je m'estimerais heureux de vous donner le bénéfice de mon expérience.



LE COCHER CANADIEN EST UN TYPE

L'Américain insista particulièrement sur la rébellion de 1837. Il en connaissait les résultats politiques, mais il désirait savoir si ce mouvement avait eu un effet sensible sur l'état social de notre population.

— La rébellion dont vous parlez, reprit le Canadien, est une grande époque de notre histoire. Elle constitue un point de départ. Les hommes de mon âge y voient surtout le point de départ de l'union des deux Canadas. A part cela, elle n'a pas eu d'influence sur la population canadienne. La rébellion a été réprimée avant qu'elle eût pu devenir une révolution, et vous savez que les révolutions seules peuvent changer le caractère d'un peuple. Il s'en suit que la population canadienne, toujours assez étrangère au progrès universel, offre à peu près les mêmes traits qu'avant la rébellion. Toutefois, plusieurs épisodes de cet événement, certaines légendes qui se racontent dans les chansons nationales, dans les conversations au coin du feu, mais dont la plupart n'existent encore dans aucun livre, font bien comprendre les causes intimes de la rébellion et ressortir les qualités et les défauts des Canadiens-français, à une époque d'anxiété et de dangers plus qu'ordinaires. J'ai entendu raconter plusieurs de ces histoires dans mon enfance. J'en ai écrit une toute au long parce que les personnages qui y sont mentionnés appartenaient à ma propre famille. Si vous le désirez, je vous passerai le manuscrit avec plaisir.

— Tout de suite, dit l'Américain avec l'avidité de l'homme studieux qui voit un champ nouveau s'ouvrir devant lui.

Le Canadien regarda à sa montre.

— Très bien. Il est sept heures. Nous avons soupé. Toute la soirée est à nous. Allumons un cigare et rendons-nous directement chez moi. Vous sentez-vous la force de venir à pied jusqu'à la rue Sainte-Catherine ?

— Et ce vent du nord ! reprit l'Américain en branlant la tête d'un air de doute. Si nous prenions une voiture ?

— Une carriole, monsieur ? Une carriole, monsieur ?

Tel fut le cri de vingt voix rauques qui accueillit les deux amis à leur sortie du *Cosmopolitan*.

Le cocher canadien est un type. En hiver, il est grossièrement emmaillotté dans son *capot*, son *casque* de peau de castor aux poils usés et rabattu sur ses yeux ; il porte une ceinture rouge et est chaussé d'épais *mocassins* ; il tient ferme son fouet entre la phalange du pouce et l'index, son nez est en floraison, ses joues hâlées par tous les temps, ses sourcils et sa barbe pleins de frimas, sa voix est rude comme celle du matelot qui a bravé mille tempêtes.

Les deux amis eurent bientôt fait un choix, et, se jetant dans le traîneau le plus voisin, puis s'enveloppant dans les robes de buffle, ils franchirent rapidement les rues couvertes de glace et, au bout de dix minutes, ils étaient à destination.

Le Canadien introduisit son ami dans un joli cabinet, lui présenta un fauteuil et prit dans sa bibliothèque un rouleau de manuscrit qu'il mit sur la table voisine.

— Lisez, dit-il, et voyez ce dont est capable une jeune Canadienne.

Pendant que le Canadien feuilletait le volume de M. Ph. de Gaspé, intitulé : *Les anciens Canadiens*, l'Américain lut ce qui suit.

## CHAPITRE I

### LA DÉBÂCLE

Rien ne se perd en ce monde. Au moral comme au physique, il y a une vitalité qui défie le néant et finalement en triomphe. La théorie de Pythagore sur la métempsychose contient un germe profond de vérité. Les principes élémentaires se meuvent et se transforment autour de nous et produisent des effets nouveaux et inattendus. Pas une larme, pas un soupir, pas un frémissement dans notre monde moral qui n'ait tôt ou tard ses influences cachées.

Le voyageur qui descend le Saint Laurent entre Montréal et Québec ne peut s'empêcher de remarquer l'aspect pittoresque du village de Varennes, situé sur un coteau élevé et que l'on aperçoit facilement du Mont-Royal. C'est un des plus anciens établissements du Bas-Canada ; son nom est celui d'une famille française respectée, et sa population est presque entièrement composée des descendants de ceux qui, avec les de Boucherville, les de Longueuil et les Contrecoeur, ont figuré dans les guerres sauvages et cruelles qui signalèrent le commencement de la colonie française. Varennes offre l'aspect tranquille de tous les villages canadiens, où le calme d'une vie simple et vertueuse n'est presque jamais interrompu par aucun événement extraordinaire. Si parfois cette sérénité est troublée par quelque chose d'étrange, les cancons vont grand train—car cette population est très bavarde—mais le calme renaît bientôt et l'on se prend à redire les contes des fées.

Le 5 avril 1837 est une date mémorable pour les habitants de Varennes. L'hiver avait été très-rude et le pont de glace tenait plus longtemps qu'il ne l'avait fait depuis plusieurs années. La débâcle du Saint-Laurent est toujours un événement quelquefois critique dans le Bas-Canada, et, cette année-là, les appréhensions étaient plus vives que jamais. On avait appris de Montréal que le courant grossissait avec rapidité et que des bancs de glace se formaient à l'extrémité Est de l'île Sainte-Hélène. Des roulements sinistres avaient été entendus vis-à-vis Longueuil et dans le voisinage des îles de Boucherville. Si comme on l'espérait, la glace baissait suffisamment à ces endroits pour que l'eau vint à la recouvrir, tout se passerait bien et la débâcle se ferait tranquillement dans le chenal de Varennes. Mais les vieux habitants, qui avaient étudié les caprices du grand fleuve, craignaient que la glace ne résistât trop longtemps, car les passages étroits et les récifs élevés qui bordent les hauteurs de Varennes formeraient un brise-lame formidable. Dans ce cas, la rive nord serait certainement inondée et la glace pourrait même causer des désastres sur la rive sud.

Le 5 avril fut un jour de sinistres présages. Le soleil se leva radieux et brilla pendant deux ou trois heures ; mais bientôt il se retira graduellement derrière un nuage vaporeux. On ne vit plus qu'une boule d'un rouge sombre et pourpre qui oscillait légèrement dans une atmosphère épaisse, comme ces sémaphores que l'on place sur les récifs dans la mer ou ces lampes que l'on met sur les viaducs de nos chemins de fer pour signaler un danger ou une détresse.

(A suivre)